



HAL
open science

Faublas et les enfants perdus : langage argotique et populaire dans Six semaines de la vie de Faublas

Claudine Nédelec

► **To cite this version:**

Claudine Nédelec. Faublas et les enfants perdus : langage argotique et populaire dans Six semaines de la vie de Faublas. Pierre Hartmann. Entre Libertinage & Révolution. Jean-Baptiste Louvet (1760-1797), Presses Universitaires de Strasbourg, pp. 129-136, 1999. hal-03255504

HAL Id: hal-03255504

<https://univ-artois.hal.science/hal-03255504v1>

Submitted on 24 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Faublas et les enfants perdus : quelques figures du peuple et de son langage

Louvet aime les mots : la liste de ceux qu'il souligne dans le récit des aventures de Faublas par l'usage de l'italique, pour en marquer la nouveauté, l'exotisme, le burlesque, la technicité... serait fort longue et fort diverse. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement pour lui d'en goûter la saveur, ou de remettre en cause les exclusions et les hiérarchies lexicales puristes, il s'agit d'exprimer au plus près « le ton, le langage et les mœurs »¹ de ses personnages ; il s'agit d'être naturel, « principalement dans le dialogue. C'est là que, pour être plus vrai, sacrifiant partout l'élégance à la simplicité, je serai souvent incorrect, et quelquefois trivial. C'est, ce me semble, où le personnage va parler, que l'auteur doit cesser d'écrire »².

« Quelquefois trivial ». On peut se demander comment celui qui deviendra jacobin, puis conventionnel, celui qui termine cette même préface en saluant la Révolution, celui qui avait, à l'imitation de Rousseau, ouvert *Une année de la vie du chevalier de Faublas*³ par le tableau contrasté du Paris du luxe et du Paris de la misère⁴, représente la parole « triviale » du peuple, cette parole populaire qui deviendra un des enjeux de la Révolution⁵.

Seules quelques pages de *Six semaines [...]*, décrivant une des rares scènes de rue du roman, sont à cet égard révélatrices. Pour revenir à Paris, où il espère retrouver Sophie, Faublas s'est déguisé en religieuse, ce qui l'engage dans une extraordinaire série de quiproquos et une ébouriffante course poursuite où il ne cesse de sauter d'un déguisement dans un autre. Le voici dans la rue, sous la robe élimée d'un avocat sans causes, observant avec inquiétude des policiers qui poursuivent une « religieuse » déguisée en homme qui n'est autre que lui-même. Leur chef le regarde, soupçonneux ; heureusement, la magnétiseuse, ex-Coralie, lui a révélé le nom de ce « vilain monsieur »⁶, Griffart, et de son chef, le commissaire Chénon ; payant d'audace, il se fait passer pour le fils du commissaire. Curieux de connaître où ils en sont de leur poursuite, il interroge :

Eh bien ! mon brave, y a-t-il quelque chose de nouveau ? – *Pat encore, not matte* [note maîte dans les éditions de 1790 et 1791], *mais y a gros que ça n'tardera pas. Je crois que nous l'avons reluquée sur le toit, la bonne fille ! faudra ben qu'elle en dégringolle. Elle a pris les habits de mon sesque ; mais c'est zégal, je dis quoique ça qu'elle n'gourera pas Griffart.* – Et si elle se présente au bout de la rue ? – *Ah ! je dis, on la gobe, Bras-de-Fer l'allume* zavec les enfans perdus.* – Et de ce côté-là ? – *Tout de même pour changer. Trouve-Tout bat l'antif avec les lurons.*

¹ Préface de *La Fin des Amours [...]*, Londres et Paris, Bailly, 1790. Le roman de Louvet sera cité d'après l'édition des *Amours du Chevalier de Faublas* établie par Michel Delon pour « Folio classique », Gallimard, 1996 ; la citation se trouve p. 51.

² *Ibid.*, p. 50.

³ *Une année de la vie du chevalier de Faublas*, Londres et Paris, chez l'auteur, 1787.

⁴ « Je cherchais cette ville superbe dont j'avais lu de si brillantes descriptions. Je voyais de laides chaumières très hautes, de longues rues très étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfants presque nus ; je voyais la population nombreuse et l'horrible misère. » (*Une année [...]*, p. 53).

⁵ On peut consulter, dans *La Carmagnole des Muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution* (Paris, Colin, 1988), « Le débat sur la "langue révolutionnaire" » par Philippe Roger, ainsi que « Les mille langues du père Duchêne » par Jean Guilhaumou, dans *Dix-huitième siècle (Littératures populaires, n°18, 1986)*.

⁶ *Six semaines [...]*, p. 542.

L'astérisque renvoie à la note suivante : « En terme d'argot, *allumer* signifie guetter. *Battre l'antif* veut dire rôder dans les environs. Lecteur, dites que mon livre n'est pas instructif »⁷.

L'italique marque l'insertion d'un discours citationnel, non assumé par le narrateur, d'un discours autre, étrange, étranger, maintenu à distance. L'on indique généralement, à juste titre, que Louvet utilise ici une certaine vogue de l'argot au XVIII^e siècle, liée au personnage de Cartouche. Ce redoutable chef d'une bande nombreuse et bien organisée, qui avait beaucoup fait courir les policiers chargés de l'arrêter, était un personnage pittoresque, que le Tout-Paris vint visiter en prison avant son exécution. Il y eut même un dramaturge, Marc-Antoine Legrand, fournisseur de la Comédie-française, qui vint y prendre des cours d'argot pour enrichir la comédie qu'il rédigeait d'après ses aventures ; comédie jouée avec grand succès en 1721, sous le titre *Cartouche, ou les voleurs*. En 1725, un certain Nicolas Racot de Grandval avait imaginé de raconter ces mêmes aventures dans un poème héroïcomique en 13 chants intitulé *Le Vice puni, ou Cartouche*, poème accompagné d'un dictionnaire. J'en passe quelques autres... textes exclusivement comiques, alors que les exploits des « cartouchiens » n'avaient en soi rien de drôle : mais en littérature, les « réalités basses » et le langage argotique sont grotesques, et ne peuvent avoir d'autre expression que sous le mode du comique.

Louvet a peut-être connu ce texte : sa dernière parution date de 1726, chez le libraire Prault, dont il fut le commis, et chez qui on le vendait encore en 1772, selon une note manuscrite sur un exemplaire conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève⁸. Faublas, comme Cartouche, s'enfuit, en chemise, par les toits, et, entre autres identités, prend, peu après cet épisode, celle de la « veuve Grandval »⁹. Mais en fait la mode est passée depuis longtemps, on n'a produit plus aucun texte qui ait quelque succès en ce genre depuis près de 50 ans. Louvet ne profite pas d'une mode, il fait bien davantage appel à ce qu'on pourrait appeler un idéologème qu'à de vieux textes fort oubliés. D'ailleurs, seule l'expression *battre l'antif*¹⁰ se retrouve chez Grandval et Legrand. On pourrait aussi bien citer pour source l'un des succès les plus constants de la Bibliothèque bleue, régulièrement réédité, depuis sa première parution vers 1628, jusque vers 1840, *Le Jargon ou langage de l'argot réformé, comme il est à présent en usage parmi les bons pauvres*¹¹, récit picaresque des aventures des gueux, mendiants et vagabonds, en leur langage, augmenté d'un dictionnaire. On pourrait même citer l'ouvrage qui l'a précédé dans ce genre, *La Vie généreuse des mercelots, gueux et bohémiens*¹², où l'italique marque le vocabulaire argotique utilisé dans la narration. Inutile de dire que ces ouvrages de la Bibliothèque bleue, qui se diffusent dans les classes populaires, sont hautement méprisés, même si quelques riches collectionneurs du XVIII^e les laissent entrer dans leur bibliothèque, après les avoir recouverts de maroquin.

Ce que désigne ici la note de Louvet, c'est l'emprunt à un lexique socialement illégitime, comme à des textes (ce n'est même pas de la littérature !) « bas ». Louvet innove d'ailleurs plus qu'il ne reproduit : les dictionnaires s'accordent à donner ce passage comme première mention du sens argotique du verbe *allumer*, que l'on retrouve ensuite dans l'argot du début du XIX^e siècle. Il prend ainsi quelques risques, en insérant, dans un roman qui vise un tout autre type de public, ne serait-ce que quelques mots d'un langage si profondément

⁷ *Ibid.*, p. 543.

⁸ Cote Z 8° 4080 inv 7103 FA.

⁹ *Six semaines [...]*, p. 572.

¹⁰ Elle signifie à l'origine mendier devant la porte des églises (*antifle*, avec de nombreuses variations, en argot ancien).

¹¹ Par Olivier Chéreau, Paris, s.d. On peut en trouver une réédition moderne dans Claudine Nédelec ed., *Les Enfants de la Truche*, Toulouse, Société de Littératures classiques, (« Collection de rééditions de textes rares du XVII^e publiée en supplément de la revue *Littératures classiques* »), 1998.

¹² Par Péchon de Ruby (pseudonyme argotique), Lyon, 1596. Mêmes références que l'ouvrage précédent.

dévalorisé – et dévalorisant. Mercier, lui, visitant par curiosité un bouge où se réunissent mendiants et chiffonniers, se garde bien de donner un échantillon de « cette multitude de mots bizarres qui formaient leur argot »¹³.

Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de ce passage. Il faut encore noter deux faits importants. D'abord, cet argot, qui est dans les textes que nous venons de citer exclusivement représenté comme la langue secrète de groupes sociaux illégitimes et marginaux, aux frontières de la misère et de la délinquance, est pour la première fois parlé par un « suppôt de la police »¹⁴, un représentant de l'ordre ; mieux, celui-ci, qui porte un nom dérivé du nom argotique de la police chez Grandval, la *griffe*, mais évoquant aussi les métaphores traditionnelles du vol (la pince, la harpe, le croc...), dirige deux véritables bandes, les « enfants perdus » et les « lurons ». On voit ainsi se dessiner une figure nouvelle, celle du policier assez corrompu pour adopter le langage et les mœurs de ceux qu'il pourchasse (Faublas n'aura aucun mal à leur faire renoncer à leur poursuite en leur payant à boire) ; on peut lire ici le souvenir du scandale provoqué par la révélation des complaisances et des complicités dont avait profité Cartouche au sein de la police. Mais, du « réalisme » de ce portrait, témoigne aussi, curieusement, le personnage authentique de Vidocq, ancien bagnard devenu chef de la police de sûreté, dont les *Mémoires*¹⁵, parues (avec un immense succès) en 1828-1829 révélèrent qu'il utilisait d'anciens compagnons de bagne et leurs compétences « linguistiques » pour piéger les suspects. Un certain Bras-de-Fer, qui se donnait pour « ex-chef de brigade sous M. Vidocq », publia en 1829 un *Nouveau dictionnaire d'argot [...]. Ouvrage utile aux gens du monde*¹⁶.

Plus révélateur encore : s'il y a ici un effet de mode, c'est dans l'utilisation d'un vocabulaire (*reluquer, gourer, gober*) et des déformations phonétiques propres au poissard. Or le poissard se donne constamment pour le parler vrai, naturel, réel, du petit peuple de Paris : marchandes des halles, cochers et portiers, petits artisans. Ce peuple-là est fort en gueule, illettré, souvent grossier, assez paillard ; mais il est honnête, et son langage, pittoresque, expressif, émaillé de métaphores hardies et de divers cuirs, n'a pas grand-chose à voir avec le langage secret et pervers de la mendicité et du vol. Louvet en donne un très joli exemple avec le portier des *magnétiseurs* devant lequel Faublas se présente, vêtu du seul *vêtement nécessaire* :

Comme il est fagoté ! queu vêtement pour l'hiver ! et pis c'te fine lame ! ne dirait-on pas qu'il veut tuer des mouches dans le mois de novembre ? mais queu rage les pousse tretous de vouloir dormir debout ! comme si nos ancêtres, qu'avaient cent fois plus d'idées que nous, n'avaient pas inventorié les lits pour qu'on se couchisse dedans. Allez, monsieur le *préiambule*, remontez-vous dans le dortoir, et laissez tout du moins le repos à un pauvre portier que vous persécutisez tout le temps que dure la sainte journée du bon Dieu. Je vous le demande de grâce, monsieur le *sozambule* [...].¹⁷

Allier nettement, comme le fait Louvet, argot et poissard dans la bouche de Griffart, c'est déjà dessiner cette parenté de langage, cette communauté de vie, cette inquiétante relation entre les classes populaires et les classes dangereuses qui devint un poncif des années 1830-1848, illustré aussi bien par *Les Mystères de Paris* d'E. Sue que par *Les Misérables* de

¹³ *Tableau de Paris*, 2^{de} éd., Amsterdam, 1782-1788, t. VII, p. 236.

¹⁴ *Six semaines [...]*, p. 531.

¹⁵ *Mémoires de Vidocq, chef de la police de sûreté jusqu'en 1827 [...]*, Paris, Tenon, 1828-1829.

¹⁶ *Nouveau dictionnaire d'argot [...]*, Paris, 1829.

¹⁷ *Six semaines [...]*, p. 516. On notera que n'est en italique que le mot savant déformé.

V. Hugo, ou par cette formule de G. de Nerval : « la vie crapuleuse des halles »¹⁸. D'ailleurs, ne retrouve-t-on pas le poissard, peu après, dans la tirade de ce « vil amant » de la fille publique qui fournit à Faublas un enième déguisement féminin (remarquons que, comme de la maison de passe où l'entraîne Rosambert, Faublas fuit : fi des avances d'une fille publique, pourtant pas si vilaine, mais quelle crasse !) : or cette espèce de brute, ivre, revient d'un étrange « *hôtel d'Angueleterre* » (apparemment une maison de jeu) dont il apprécie ainsi l'ambiance : « *en fin n'y a pat u z'une querelle, juge !... excepté z'un qui en a tué z'un autre, mais v'là tout...* »¹⁹.

Certes, la réaction attendue du lecteur est encore le sourire, celui-là même que suscitaient les réalités basses dépeintes par la veine du roman comique et burlesque ; avec la complicité de l'écrivain, cet aristocrate s'encanaille, comme les courtisans de la Régence, ou le comte de Caylus, déguisé en homme du peuple, fréquentant les cabarets pour noter sur le vif le parler poissard ou apprendre à *rouscailler bigorne*²⁰. Notons – pour rire ? – que la magnétiseuse l'appelle en verlan *de Blasfau*²¹, celui qui a un faux blason, un faux *blaze*...²² Mais c'est bien malgré lui, et pour bien peu de temps.

La note moqueuse vise à mettre à distance, et à déjouer l'effet de réel au profit d'un effet plaisant. Mais en même temps elle exhibe l'appartenance à l'argot, ce que ne faisaient ni les textes burlesques, ni les textes poissards lorsqu'il leur arrivait d'user de quelques mots d'origine argotique, intégrés, à titre de variété, à l'ensemble du lexique bas, « populaire » (c'est le cas ici de *gourer*, mot d'origine argotique, mais intégré au parler populaire depuis le XVII^e siècle). Ainsi sont implicitement rappelées l'étrangeté et la force subversive de ce langage.

Et le sourire s'efface : « Je trouvais leurs gestes aussi dégoûtants que ridicules, et leur joie m'attristait, elle était ignoble comme eux »²³, et apparaît un nouveau sentiment, produit dans et par le social : la répulsion devant ce monde inquiétant des bas-fonds, de « ces classes que la misère écrase, abrutit et déprave »²⁴ selon E. Sue, l'argot étant le symbole de cette dépravation :

Pigritia est un mot terrible.

Il engendre un monde, *la pègre*, lisez : *le vol*, et un enfer, *la pégrenne*, lisez : *la faim*.

Ainsi la paresse est mère.

Elle a un fils, *le vol*, et une fille, *la faim*.

Où sommes-nous en ce moment ? Dans l'argot.

Qu'est-ce que l'argot ? C'est tout à la fois la nation et l'idiome ; c'est le vol sous ses deux espèces, peuple et langue.²⁵

Il n'y a plus de quoi rire, car c'est aussi au cours de cet épisode que la réalité des injustices sociales et de la misère, cette misère capable de « tout flétrir, tout ! jusqu'à la vertu même »²⁶, s'impose pour la seconde fois à Faublas, déclenchant chez lui une forte réaction

¹⁸ Citée par L. Queffélec, « La Violence dans le roman de l'avant à l'après 1789 », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juil-oct 1990 (*Révolution et littérature*), p. 664.

¹⁹ *Six semaines [...]*, p. 546.

²⁰ Parler argot.

²¹ *Ibid.*, p. 525.

²² Gaston Esnault (*Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse, 1965) donne tout de même 1885 comme date de la première apparition de ce mot d'argot !

²³ *Six semaines [...]*, p. 543.

²⁴ Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, Paris, R. Laffont, 1989, p. 1117 (éd. originale, Paris, Gosselin, 1842-1843).

²⁵ *Les Misérables*, IV^{ème} partie, livre septième, chapitre 1.

²⁶ *Six semaines [...]*, p. 533.

sentimentale, dans le premier grand passage de tonalité mélodramatique du roman. Découvrant « au fond d'un taudis » (le mot en ce sens est argotique d'origine) un jeune homme et son enfant mourant de faim, il se promet, après un dialogue pathétique, qui condamne une société où les riches, égoïstes et méprisants, poussent à la misère les gens humbles et honnêtes, de devenir avec Sophie le protecteur de la veuve et de l'orphelin... E. Sue encore n'envisagera comme solution à la misère que la bienfaisance des riches, tout en manifestant la même attitude ambiguë vis-à-vis du peuple misérable, objet à la fois de compassion et de répulsion, méritant autant la répression que la charité. Republicanisme, oui – pour et au nom du peuple honnête (le « miséreux » est ici un jeune homme bien sous tous rapports, qui a fait des études et qui serait promis à un avenir de bourgeois dans une société qui saurait permettre l'ascension sociale du peuple méritant) – mais qu'en est-il de ce qu'on continue à appeler « la populace » ?

Ainsi, s'inscrit, dans cette folle poursuite, follement drôle, à la fois la preuve de la capacité de renouvellement esthétique de Louvet, qui reformule en les combinant un ensemble de données stylistiques et textuelles jusque-là éparses, mais aussi sa capacité à faire pressentir, en particulier dans cette deuxième partie, à travers la fantaisie, le divertissement et le jeu, les fractures et les drames à venir, non tant ici dans la société d'Ancien Régime que parmi les républicains eux-mêmes, face aux tricoteuses et aux sans-culottes. On peut aussi se demander si ce dialogue, même s'il est encore fortement informé par des parti-pris génériques et esthétiques antérieurs, ne correspondrait pas à un des ces moments « où l'écrivain suit les langages réellement parlés, non plus à titre pittoresque, mais comme des objets essentiels qui épuisent tout le contenu de la société »²⁷.

Comme le soulignait M. Delon, on assiste à « une double découverte de la négativité physique et sociale »²⁸. Il n'y pas que la Pologne qui donne « l'image de la condition moderne, sans frontières fixes ni valeurs assurées »²⁹, l'Autre est aussi parmi nous³⁰. Avant même l'événement révolutionnaire, les représentations idéologiques et leurs figurations esthétiques sont en mutation : une nouvelle image du peuple misérable se donne ici à deviner, dont les figures seront bientôt le Chourineur et la Goualante, Gavroche et les Thénardier...

Nous observons comment, dans sa représentation de l'argot et de ceux qui le parlent, Louvet s'insère dans une tradition littéraire, et témoigne de la relation ambiguë de la littérature aux réalités sociolinguistiques définies comme marginales et/ou illégitimes. En effet, la représentation du « peuple » et du « populaire » hésite ici entre l'héritage du roman comique (où l'on fait rire du réel bas, stylistiquement et socialement dévalorisé), et le développement des images sérieuses, voire mélodramatiques de ce même réel bas, lié au refus des catégories stylistiques et sociales de type aristocratique.

Bref, comment la littérature est-elle passée du gueux au misérable ?

Paru dans P. Hartmann dir., *Entre Libertinage & Révolution. Jean-Baptiste Louvet (1760-1797)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1999, p. 129-136

²⁷ Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*.

²⁸ Michel Delon, « Rupture et transition dans le roman libertin à la fin de l'Ancien Régime : Louvet et Nerciati », J. Bessière dir., *Signes du roman, signes de la transition*, Paris, Puf, 1986.

²⁹ *Les Amours du Chevalier de Faublas*, préface de Michel Delon, p. 26.

³⁰ « Nous allons essayer de mettre sous les yeux du lecteur quelques épisodes de la vie d'autres barbares aussi en dehors de la civilisation que ces sauvages peuplades si bien peintes par Cooper.

Seulement les barbares dont nous parlons sont parmi nous. » (Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, Paris, Laffont, 1989, p. 31). Et ils parlent argot.